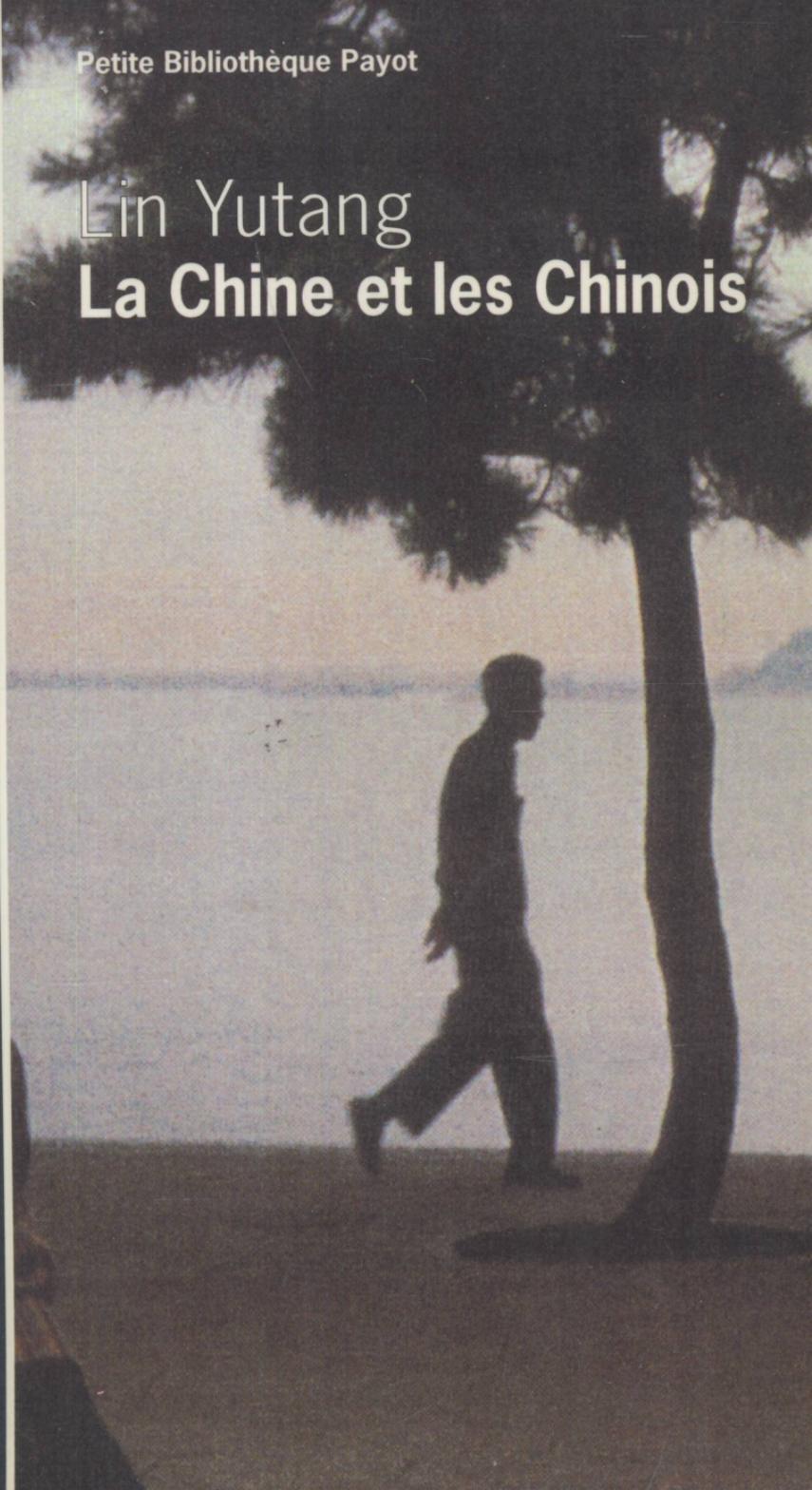


Petite Bibliothèque Payot



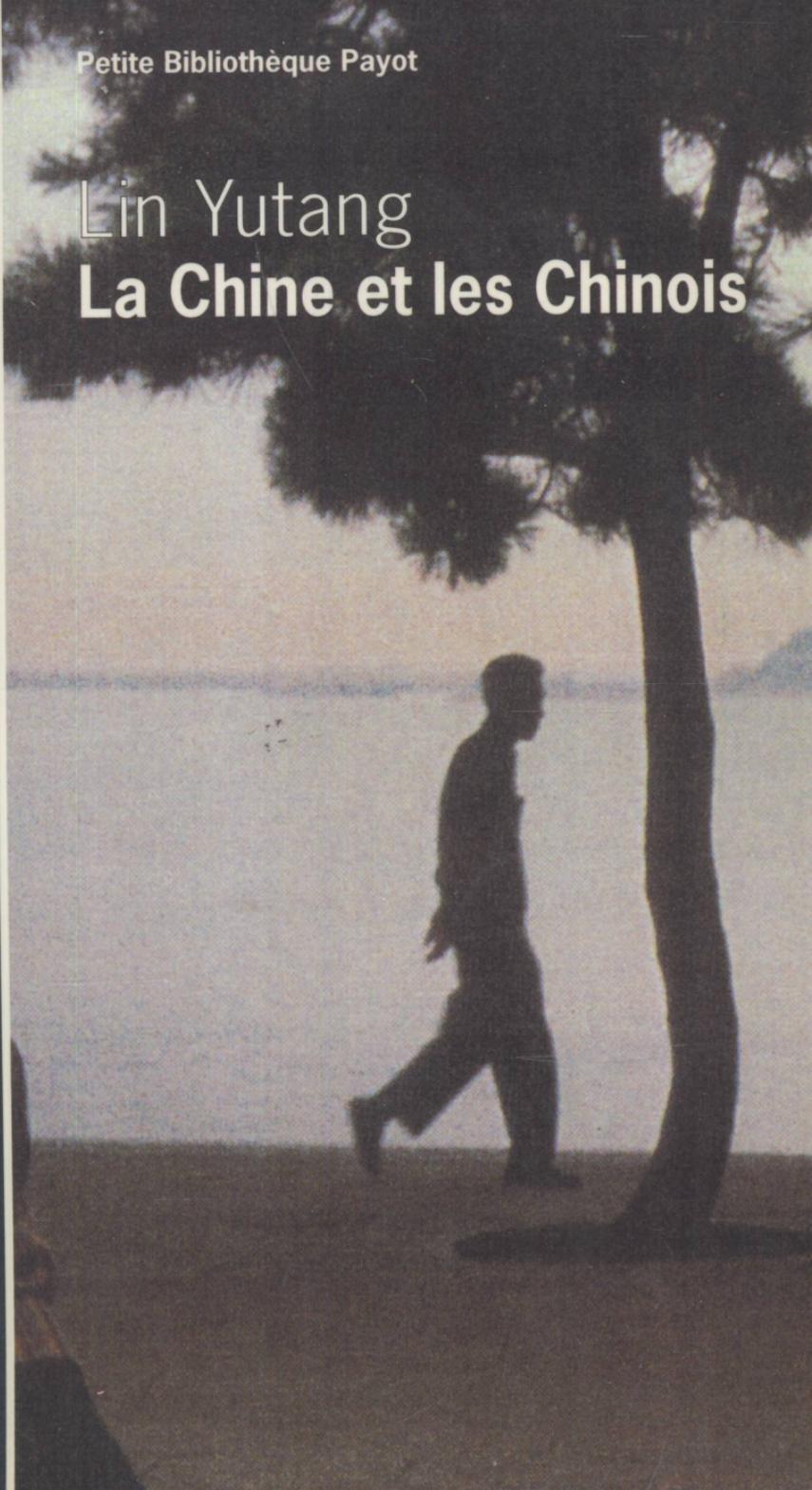
Lin Yutang
La Chine et les Chinois



Petite Bibliothèque Payot



Lin Yutang
La Chine et les Chinois





Si Lin Yutang (1895-1976) a poursuivi une brillante carrière universitaire et littéraire en Chine puis aux États-Unis, il est surtout l'auteur de *La Chine et les Chinois*, paru à New York en 1935, traduit deux ans plus tard en français, et qui connut un grand succès en son temps.

Interprétation personnelle de toute une culture, vaste fresque de toute une civilisation, cet essai demeure un livre clé sur l'individu et la société en Chine, car Lin Yutang a su puiser avec intelligence aux racines culturelles les plus profondes de son pays.

Changement des mentalités ou troublante continuité ? Les Chinois sont-ils « un peuple ancien qui n'ambitionne pas d'être à la tête du monde » ? Les nouvelles interrogations sur la Chine et son avenir pourraient bien trouver quelques réponses à la lecture de cet auteur, dont les Chinois eux-mêmes redécouvrent les œuvres après des décennies de censure.

Préface de Michel Jan.

Illustration : D.R.



Catégorie 7

ISBN : 2-228-89086-3

Code Seuil : 31597

78 -

B189

TG 69/02

L'HARMATTAN
AFRIQUE - ASIE - AMERIQUE LATINE
ANTILLES - MONDE ARABE
16, rue des Ecoles
75005 PARIS

La Chine et les Chinois

Petite Bibliothèque Payot/316



Lin Yutang
La Chine et les Chinois

Traduit de l'anglais par S. et P. Bourgeois

Préface de Michel Jan

© 1937, 1997, Éditions Payot & Rivages,
106 bd Saint-Germain, Paris VI^e

PRÉFACE

La Chine et les Chinois, traduction française de *My Country and my People*, ainsi que *The Importance of Living*, ont été considérés dès leur parution, en 1935 en Occident, comme les deux ouvrages clés sur l'individu et sur la société en Chine. Plus d'un demi-siècle après leur publication, les livres de Lin Yutang, interprétation personnelle d'une culture, sont toujours sans rivaux.

Pourtant, après 1949, quand elle ne fut pas oubliée, l'œuvre de Lin Yutang fut cataloguée pendant des années par des idéologues étrangers comme celle d'un conservateur, d'un Chinois « américanisé » traitant d'une époque révolue. La rupture brutale avec le passé que semblait avoir imposée le régime communiste, dominé par la personnalité écrasante de Mao Zedong, ne devait-elle pas conduire à l'apparition d'un « être nouveau » ? Il fut alors de bon ton d'opposer Lin Yutang à Lu Xun (mort en octobre 1936), devenu l'écrivain révolutionnaire modèle, et même de gommer l'estime mutuelle et l'amitié qui liaient les deux hommes. En réalité, l'intérêt de la comparaison entre ces deux observateurs critiques de la Chine des années 1920-1930 tient davantage à leurs caractères propres qu'à leurs divergences politiques. Le pessimisme, le désespoir, la tentation du néant dominant chez Lu Xun, tandis que Lin Yutang, « maître de l'humour », donne la meilleure place à la sérénité, au fatalisme, au sens du tragique comme à la fascination de la vie. Il reste optimiste sur le caractère et l'« art de vivre » chinois ; il ne dédaigne pas la provocation par de curieux mélanges de sévérité pour certains

aspects de la culture chinoise et d'engouement pour la supériorité de tel trait, de tel héritage.

On ne manquera pas d'objecter avec justesse que la Chine qui aborde le XXI^e siècle n'est plus tout à fait celle qu'a connue Lin Yutang. La société et les individus analysés par l'auteur avaient rejeté l'empire depuis peu (1911). Ils subissaient les rivalités des « seigneurs de la guerre » et supportaient les agressions japonaises depuis 1931. Durant le demi-siècle à venir, ils avaient encore à traverser une longue suite d'épreuves (la guerre sino-japonaise, la guerre civile), de transformations politiques, d'expériences multiples (Grand Bond en avant, révolution culturelle). Depuis le début des années 1980, la révolution économique a un peu plus bouleversé les campagnes et les villes, provoqué d'impressionnants mouvements de population et d'urbanisation, tout en accentuant la pression démographique.

Or l'un des mérites du livre de Lin Yutang est de dépasser l'analyse ponctuelle sous l'emprise d'un événement ou d'un courant de pensée, pour s'inscrire dans le long terme. Phénomène significatif : alors que le régime communiste avait longuement et fermement condamné ses écrits, les Chinois « redécouvrent » Lin Yutang depuis peu. Aux premiers commentaires parus dans *Le Journal de la jeunesse*¹ de Shanghai, en 1986, a succédé une édition du livre de Lin Yutang sous le titre *Les Chinois (Zhongguoren)*² en 1988, suivie de plusieurs réimpressions (en version intégrale) à partir de la fin de 1994³. Certes, afin de pouvoir offrir à leurs lecteurs ce texte inhabituel, aux analyses peu conformes à l'idéologie officielle, les éditeurs ont dû l'accompagner de critiques sur les « erreurs » exprimées par Lin Yutang : une théorie des cycles historiques selon laquelle la Chine devrait régulièrement replonger dans le chaos, l'absence de classes établies dans la société, une généralisation simplificatrice du caractère chinois, une confusion entre l'origine de certains traits culturels

1. *Qingnian bao* du 22 novembre 1986.

2. L'édition chinoise de 1938 parut sous le titre *Wuguo wumin* à Shanghai.

3. Il s'agit dans ce cas de la reprise de l'ouvrage publié en 1939, qui avait été complété (comme la version en langue anglaise) d'un dixième chapitre intitulé « *Zhongri Zhanzheng zhi wojian* » (« Point de vue personnel sur la guerre sino-japonaise »).

et les caractères ethniques permanents et, globalement, une tendance marquée à l'« idéalisme capitaliste ». Au-delà de ces lacunes, reconnaissent les éditeurs, et malgré les changements intervenus depuis la rédaction de l'ouvrage, les données fondamentales de la société et des individus ne peuvent avoir été bouleversées en quelques décennies. Le comportement du plus grand nombre, précisent-ils, demeure marqué par le poids d'une culture traditionnelle à dominante rurale. Enfin, lit-on encore, ces rééditions se justifient car les ouvrages de Lin Yutang sont toujours une importante contribution à la compréhension de la complexité de la situation actuelle et de l'évolution de la Chine sur le long terme.

Plus de cinquante ans après la parution de ce livre, on peut se demander si la dégradation de l'environnement, la disparition d'une partie du cadre traditionnel, des conditions de vie de plus en plus difficiles conduiront à de nouvelles explosions, à l'occasion de mutations politiques s'apparentant à un changement dynastique, inscrivant la Chine dans un de ces cycles de bouleversements qui ont jalonné son histoire. Ou si, comme en d'autres circonstances, faisant appel à ses qualités de patience — jusqu'à l'insoutenable —, d'indifférence ou encore de renoncement, mais également d'intelligence, ce peuple fera preuve de la plasticité et de la malléabilité qui lui ont permis de traverser bien des épreuves.

Et si les événements récents ont prouvé, s'il en était besoin, que les mentalités ont parfois changé, d'autres comportements rapportés par Lin Yutang s'inscrivent dans une troublante continuité. Plus d'un demi-siècle de bouleversements ont amplifié la complexité de la société chinoise, toujours partagée entre l'admiration et le rejet de l'étranger, entre la volonté de modernisation, indispensable au renouveau de la Chine, et celle de se protéger d'influences extérieures qui menaceraient sa culture. « La liberté de la pensée, écrivait Lin Yutang, n'est sans doute pas plus réelle de nos jours qu'elle ne l'était à aucune autre époque en Chine. Malgré l'émancipation apparente des idées, le vieux fantôme de l'Inquisition est toujours présent sous le déguisement d'expressions nouvellement forgées. Car, à vrai dire, les Chinois aiment la liberté comme ils

aiment une courtisane étrangère, c'est-à-dire sans aucune affection véritable. » Actuellement, les expressions les plus récentes, par exemple « sur l'ouverture », ne cherchent même plus à déguiser la réalité d'une culture maintenue sous la coupe de la politique. Succédant à la tentative de « culture socialiste », une « culture populaire moderne » semble s'esquisser sur la base des nouvelles règles économiques. Elle est en attente de définition... comme l'« économie socialiste de maché ».

Enfin, de l'épreuve des guerres et de l'effort de formation politique déployé depuis plusieurs décennies a surgi sans doute, et c'est peut-être là la transformation la plus remarquable de la société et des individus, un sentiment d'appartenance à une nation, jusqu'à revêtir, surtout dans la classe dirigeante, la forme d'un nationalisme ambitieux. Dès lors les Chinois sont-ils toujours « un peuple ancien qui n'ambitionne pas d'être à la tête du monde » ?

Plutôt que d'ajouter de nouvelles interrogations sur la Chine et sur son avenir, Lin Yutang appuie sa réflexion sur le socle de sa civilisation et sur ses racines culturelles. De ce point de vue ce livre est toujours une incomparable contribution à la compréhension de la Chine d'aujourd'hui, de sa société et des comportements individuels des Chinois.

Michel JAN

BIOGRAPHIE DE LIN YUTANG (1895-1976)

Lin Yutang (de son vrai nom Yu Tang) est né en 1895 dans le district de Zhangzhou, dans la province du Fujian (Chine). Sa formation universitaire, ses fonctions en Chine ou à l'étranger, où il résida longtemps, marqueront son œuvre de journaliste et d'écrivain d'une ouverture exceptionnelle sur le monde, sans le départir de sa culture chinoise. Diplômé du collège Saint John de Shanghai en 1916, il étudie ensuite aux États-Unis, à Harvard, et en Allemagne, à Léna, avant d'obtenir un doctorat de l'université de Leipzig.

En 1922 il est nommé professeur d'anglais à l'université de Pékin. Il s'y trouve en même temps que Lu Xun, de quatorze ans son aîné, avec lequel il se lie d'amitié. En 1926 il part pour Xiamen (Amoy), dans le Fujian, près de sa ville natale, où il est nommé à l'université en tant que directeur du département de littérature. Grâce à Lin Yutang, Lu Xun est engagé à l'université de Xiamen en 1926.

Au printemps de 1927 il prend les fonctions de secrétaire du ministère des Affaires étrangères du gouvernement nationaliste de Hankou. Il se retire de la politique quand le nouveau gouvernement nationaliste s'installe à Nankin, en 1928. Puis il enseigne l'anglais à l'université Dongwu de Suzhou et à l'école de droit de Shanghai. Il est également l'un des directeurs de la mission d'édition Kaiming, et à ce titre il fait publier plusieurs manuels de langue anglaise. En 1930 il dirige la section de langue étrangère de l'Academia Sinica et prend en charge la recherche philologique. De 1924 à 1931, il contribue régulièrement à l'hebdomadaire *Yusi* (*Au fil des paroles*), créée par Lu Xun et par son frère Zhou Zuoren.

A partir de 1932 il fonde la revue *Lunyu banyue kan* (*La Quinzaine littéraire*), publie de nombreux articles, romans, essais, et devient l'un des représentants les plus en vue des cercles littéraires. En 1934 il lance deux autres revues destinées à un public plus large ; il en cessera la publication dès la fin de 1935. Il est associé, en 1935 encore, un mensuel en langue anglaise *T'ien-Hsia Monthly*, publié par l'institut Sun Yatsen pour le progrès de la culture et de l'étude, un périodique réputé pour la qualité de son contenu.

C'est en 1935 toujours que Lin Yutang publie, à New-York, son deuxième livre en anglais, *My Country and my People*. C'est immédiatement un grand succès en Occident. Des traductions suivent : en français en 1937, sous le titre *La Chine et les Chinois*, en chinois en 1938, en allemand en 1946.

Lin Yutang, accompagné de sa famille, se rend en 1936 à New-York, où sa réputation en fait un écrivain très demandé. Son deuxième livre, *The Importance of Living*, sort en 1937 (il sera traduit en français en 1948, en allemand en 1955). Il est suivi en 1939 par *The Birth of a New China*, sur la guerre sino-japonaise, et *Moment in Peking*, un roman sur la vie contemporaine, écrit dans la tradition du Hongloumeng (« Le rêve dans le pavillon rouge »), et l'un de ses meilleurs livres selon la critique.

Deux tentatives de retour, en Chine en 1943, et à Singapour (en tant que chancelier de l'université Nanyang) en 1953, l'induisent dans des disputes littéraires ou des divergences sur la direction de l'université. Chaque fois il revient aux États-Unis, où il continue de publier de nombreuses traductions en anglais d'œuvres chinoises, et d'écrire des romans, des essais, du théâtre et des livres de voyage. Parmi ses romans : *A Leaf in the Storm* (1942), *Chinatown Family* (1948), *The Vermilion Gate* (1953), *Lady Wu* (1957), et *The Red Peony* (1961). Les traductions représentent une part importante de sa production littéraire. Bon nombre d'entre elles ont été publiées dans la revue *T'ien Hsia Monthly*. En 1959, un an après avoir annoncé publiquement son retour à la foi chrétienne (église presbytérienne), il écrit *From Pagan to Christian*. Il s'établit par la suite à Taiwan. Lin Yutang est mort à Hong-Kong en 1976.

La Vérité ne se sépare pas de l'Humain. Si ce qui nous semble être la Vérité se sépare de l'Humain, ce n'est plus la Vérité.

CONFUCIUS

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

Dans ce livre, j'ai essayé d'exposer uniquement les opinions acquises après de longues et pénibles réflexions, de nombreuses lectures et de profondes méditations. Je n'ai pas voulu entamer une polémique, ni faire la preuve des diverses théories que j'avance, mais, comme a dit Confucius dans ses *Annales de Printemps et d'Automne*, ce livre me justifiera ou me condamnera. La Chine est un pays trop vaste, sa vie nationale comporte des aspects trop variés, pour ne pas susciter les interprétations les plus contradictoires. A quiconque entendrait développer des thèses contraires aux miennes, je serai toujours disposé à apporter une documentation appropriée. Mais la vérité est la vérité, elle doit triompher des opinions humaines les plus adroitement exprimées. L'homme n'a que de rares occasions de la percevoir, mais ce sont ces instants de clarté qui survivront, au détriment des vues individuelles. C'est pourquoi l'accumulation la plus formidable d'arguments aveuglants peut souvent conduire à des conclusions qui ne sont que des absurdités. Pour présenter de telles observations, un ton simple et de ce fait plus subtil, est vraiment nécessaire. On ne peut jamais faire la preuve d'une vérité, on ne peut que la suggérer.

Sans doute offenserai-je bien des écrivains qui se sont intéressés à la Chine, surtout parmi les Chinois eux-mêmes, et les grands patriotes. Je n'ai rien de commun avec eux, je ne partage ni leur Dieu, ni leur sentiment national. Peut-être ai-je moi aussi l'amour de mon pays, mais je prends soin de m'en cacher devant eux : en Chine comme dans tout autre pays, on peut se parer de l'uniforme du patriotisme, même en l'usant jusqu'à la corde, et se laisser ainsi exhiber en haillons à travers la ville, jusqu'à ce que mort s'ensuive.

A l'encontre de ces chauvins, n'ayant pas honte de mon pays, je puis me confesser. Je puis aussi mettre à nu ses malheurs, car je n'ai pas perdu espoir. La Chine est plus grande que tous ces patriotes mesquins, elle n'a pas besoin d'être blanchie par eux. Elle se redressera d'elle-même, comme elle l'a toujours fait.

Je n'écris pas non plus pour les patriotes de l'Occident. Je crains encore plus leurs citations élogieuses à mon égard que les interprétations erronées de mes semblables. Je n'écris que pour ceux qui possèdent ce solide bonsens qui fit la réputation de la Chine ancienne et qui est si rare de nos jours. Mon livre ne peut se comprendre que de ce simple point de vue. Je m'adresse à ceux qui n'ont pas perdu le sens de la fin des valeurs humaines. Eux seuls me comprendront.

Ma reconnaissance va à Pearl Buck, qui du début jusqu'à la fin m'a encouragé avec bonté, qui personnellement a lu mon manuscrit en entier avant qu'il soit mis sous presse, et qui l'a publié ; je dois des remerciements à M. Richard J. Walsh qui m'a soumis ses précieuses critiques pendant que le livre était sur le chantier, à Miss Lilian Peffer qui lui a donné son titre, qui a corrigé les épreuves et composé la table des matières. Je ne veux pas oublier non plus Mrs Selskar, M. Gunn, Bernadine Szold Fritz et la baronne Ungern Sternberg, qui, parfois séparément, parfois de concert, m'ont incité à écrire cet ouvrage. En dernier lieu, j'ai une dette envers ma femme, qui patiemment m'a secondé dans les côtés les moins plaisants de la tâche littéraire, que seule l'épouse d'un auteur peut connaître.

LIN YUTANG

Changhai.